IDÉES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

SUR

L'HISTOIRE DE LA LANGUE LATINE

Leçon d'ouverture faite à l'Université d'Amsterdam[1]

PAR W. DE GROOT

Professeur à l'Université d'Amsterdam.

SOMMAIRE

1. Conceptions périmées de l'histoire du latin. Critique des définitions du latin vulgaire : Grandgent, Meyer-Lübke, Richter, Löfstedt.
2. Trois problèmes nouveaux : *a)* Caractériser le latin classique par rapport à la langue dite vulgaire : théories de Norden, Marouzeau. — *b)* Étude méthodique des éléments linguistiques du latin. — *c)* Comment caractériser l'évolution du latin.

L'étude d'une langue se présente sous deux aspects différents. On l'aborde ou bien pour comprendre les textes ou bien pour connaître la langue elle-même. La première attitude est celle de l'historien et du philologue, l'autre est celle du linguiste, pour qui la langue est une manifestation de la vie psychique, physique et sociale.

Depuis un demi-siècle, les latinistes se sont beaucoup appliqués à l'étude de la langue pour elle-même. Il va sans dire qu'il a fallu les études approfondies de plusieurs générations pour arriver à poser seulement les problèmes, et même aujourd'hui mainte conception vieillie a cours chez les savants les plus avertis. Ainsi en ce qui concerne la définition du latin vulgaire. Tout le monde vous dira ce que c'est que le latin vulgaire, mais chacun à sa manière. On en donnera, par exemple, la définition suivante : le

1. Le texte de cette leçon n'ayant été publié qu'en hollandais et dans une brochure difficile à se procurer, nous avons demandé à l'auteur de vouloir bien en préparer une traduction française pour la *Revue des Études latines*. La *Revue* accueillera toujours avec un empressement particulier les travaux de portée générale qui seraient empêchés, par le peu de diffusion de leur langue d'origine, de toucher comme ils le méritent le public savant.

latin vulgaire est la langue qui est à la base des langues romanes; ou bien : le latin vulgaire est le latin à l'exclusion du latin classique; ou bien : le latin vulgaire est la langue parlée qui s'oppose à la langue écrite. On attribue ainsi au latin vulgaire des qualités qui ne peuvent guère s'accorder. C'est pourquoi j'ai cru bon de confronter ces diverses définitions avec une esquisse de l'évolution du latin.

Le latin du 1er siècle avant notre ère est riche en différenciations locales et sociales. Comme partout ailleurs, la langue révèle le pays d'origine et la classe sociale de ceux qui la parlent; il y a même une langue de l'homme, de la femme, de l'enfant; il y a la langue de ceux qui parlent comme ils écrivent, en transportant dans leur parler certaines habitudes de style, comme l'orateur ou l'historien; il y a enfin une langue littéraire, qui n'est pas une langue à part, mais plutôt la langue de la conversation des classes supérieures de la société, seulement réglée et normalisée.

Trois siècles plus tard, le latin offre encore une différenciation analogue, surtout sociale et régionale. La langue des classes supérieures est encore basée sur la langue des classes supérieures d'il y a trois siècles, mais avec des modifications qu'il importe de relever. Quant à la langue des classes inférieures, elle s'est modifiée par l'effet de deux causes principales : d'un côté en vertu des tendances d'évolution de toute langue qui n'est pas tout à fait cristallisée, d'autre part par imitation de la langue des classes supérieures.

Le principe d'imitation se manifeste aussi dans les provinces. Chaque région a un dialecte qui lui est propre, mais il va sans dire que la langue du centre de civilisation exerce une influence notable, comme on peut le voir par les inscriptions, conformément à un procès universel (cf., en ce qui concerne la France d'aujourd'hui, les « Mirages phonétiques » de M. Gilliéron[1]).

On ne peut donc pas s'imaginer une évolution linguistique à laquelle la langue des classes supérieures n'aurait point contribué. Les tendances qui finissent par modifier la langue sont, autant que des tendances d'évolution, des tendances d'imitation, et l'imitation est naturellement dirigée vers les classes supérieures et vers le centre de civilisation.

1. J. Gilliéron et M. Roques, *Études de géographie linguistique*, Paris, 1912; t. VIII : *Mirages phonétiques*.

Il y a lieu pourtant de faire une restriction. C'est une loi générale, que l'imitation tend à s'affaiblir lorsque la distance et les différences entre le sujet qui imite et l'objet imité deviennent trop grandes. Or, la langue de la bourgeoisie romaine et celle du peuple s'étant modifiées sans cesse, celle des hautes classes beaucoup plus lentement, il est arrivé que les différences sont devenues un jour trop grandes pour admettre une imitation continue.

Mais ce n'est pas le cas encore pour le latin de l'époque classique. Au contraire, au 1er siècle avant notre ère, la langue de l'aristocratie de Rome a exercé une influence considérable, tout comme cette aristocratie elle-même : les inscriptions ne cessent pas de nous le rappeler; quoi qu'il ne soit pas facile d'observer cette influence dans le détail, il n'en est pas moins vrai qu'elle a fait obstacle à l'évolution linguistique normale en apportant des éléments nouveaux, tout comme la vie de Rome a influencé la vie de l'empire romain.

Si nous prenons ces simples faits comme point de départ pour analyser les définitions qu'on donne du latin vulgaire, nous verrons qu'elles n'en tiennent pas compte.

Pour M. Grandgent, le latin vulgaire est la langue de la bourgeoisie[1]. Le fait que tant de mots et d'expressions ont disparu dans les langues romanes indiquerait qu'il y a eu une évolution linguistique à laquelle le latin des classes élevées ne participe pas; cette exclusion semble aussi inadmissible que celle de la langue des classes inférieures.

M. Meyer-Lübke entend par latin vulgaire la langue qui existait avant toute différenciation, mais aussi la langue des pays où il n'y a pas eu formation de langues romanes[2]. Il y a là un mélange de deux conceptions irréductibles : le latin de Bretagne, d'Afrique ou de Germanie est chose concrète; mais c'est une notion abstraite et vague que celle d'un latin antérieur à toute différenciation : on ne peut guère imaginer qu'il y ait jamais eu une langue latine uniforme et homogène ; on peut tout au plus admettre l'existence d'un certain nombre d'éléments linguistiques communs, mais, pour rencontrer l'uniformité supposée, il faudrait reculer jusqu'aux temps préhistoriques.

M. Kroll et Mlle Richter identifient le latin vulgaire avec la

1. C. H. Grandgent, *An introduction to Vulgar Latin*, Boston, 1908, p. 3.
2. Meyer-Lübke, *Romanische Grammatik*, t. I, p. 6.

langue parlée[1]. Mais dire d'une langue qu'elle a été parlée n'est pas la caractériser. La langue parlée comprend la langue oratoire aussi bien que l'argot du cirque, de la popina et des thermes; la langue écrite comprend les inscriptions vulgaires de Pompéi aussi bien que les pastiches de latin classique des Pères de l'Église. La différence entre la langue écrite et la langue parlée n'est pas essentielle : la langue écrite peut être la reproduction fidèle de la langue parlée, et la langue parlée de son côté peut subir l'influence de la langue littéraire même la plus conservatrice, comme on le voit chez les érudits et surtout les demi-érudits.

Une définition toute différente a été donnée par M. Löfstedt, qui entend par latin vulgaire « diejenige Stilgattung, bezw. Stilgattungen, welche der Volks- oder Umgangssprache näher stehen als die durch literarische Technik und Tradition ausgebildete gehobene Ausdrucksweise[2] ». Il s'agit ici non plus de langue, mais de style littéraire. On peut dire que c'est une question de terminologie personnelle et que chacun a la liberté de choisir sa terminologie. Mais la définition de M. Löfstedt semble avoir deux graves inconvénients. En premier lieu, elle suppose un latin qui n'a rien à voir avec celui des romanistes, pour qui le latin vulgaire est à la base des langues romanes; en second lieu, elle semble suggérer l'idée que la langue des textes (par exemple celle de la « Peregrinatio Aetheriae ») ne diffère que peu de la langue parlée par les écrivains. Et pourtant il nous semble assez probable que la langue des discours de Cicéron est liée plus organiquement à la langue de son temps et de son milieu que la langue de la « Peregrinatio » à celle de son auteur. Des deux, c'est en réalité la langue de la « Peregrinatio » qui est plus littéraire. Alors, il ne s'agit plus d'une différence de style, mais de chronologie, et dans ces conditions l'expression « vulgaire » ne semble pas admissible. En effet, qualifier la langue de la « Peregrinatio » de vulgaire, c'est la considérer du point de vue de la langue de Cicéron, du point de vue du classicisme.

A vrai dire, chacun de nous considère tous les éléments du latin à travers le latin classique. C'est pourquoi, frappés par les différences que nous constatons entre ce latin et les langues romanes, nous avons construit un latin qui serait à la base des langues

1. *Rhein. Museum*, 52, 572 et suiv.; *Zeitschr. f. Roman. Philologie*, Beiheft 27.
2. E. Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Uppsala, etc., 1911, p. 8.

romanes et ne comprendrait pas le latin classique. Il y a là une véritable antinomie, à laquelle nous conduit une méthode de recherche faussée par la disproportion de nos connaissances, et qui relève encore du « classicisme ».

*
* *

Etant donnés cette situation et cet aspect de l'histoire du latin, qu'est-ce que les savants d'aujourd'hui doivent donc étudier? Trois problèmes surtout sollicitent leur attention : 1° caractériser le latin classique; 2° étudier méthodiquement le détail de la langue; 3° caractériser l'évolution du latin.

Premier point : caractérisation du latin classique.

Par latin classique on entend la langue littéraire du dernier siècle avant notre ère et la langue de la conversation des classes supérieures. C'est peut-être la seule forme du latin que nous connaissions tous, et c'est celle que le savant connaît le mieux. C'est pourquoi on l'a prise comme point de départ pour caractériser le « latin vulgaire », et en somme comme quelque chose qu'on n'a pas besoin de définir. Je ne connais que deux efforts sérieux tentés pour en donner une définition : M. Norden établit la tendance du latin à l'appauvrissement; M. Marouzeau définit le latin comme la langue stéréotypée de la ville de Rome[1]. Tous les deux semblent avoir raison, mais leurs définitions ont besoin d'être confrontées et complétées.

La structure de notre société n'est pas comme un échiquier où seraient juxtaposés les casiers représentant les groupes sociaux : elle est plutôt, si l'on peut dire, pyramidale, les groupes sociaux se trouvant disposés les uns au-dessous des autres. M. Veblen a clairement démontré que chaque groupe ou couche sociale tâche de s'assimiler les particularités de la couche adjacente supérieure et d'éviter les particularités de la couche adjacente inférieure[2]. On peut donc s'imaginer notre société comme une pyramide sociale, dont le sommet est formé par la classe supérieure, sommet auquel aspirent degré par degré toutes les autres classes sociales. Ce sont les tendances à imiter et à éviter qui forment la cohésion curieuse de cette construction sociale.

1. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, t. I, p. 189 et suiv.; J. Marouzeau, *Notes sur la formation du latin classique*, MSL XVII, XVIII, XX, XXII.

2. Veblen, *Theory of the leisure class*, Boston, 1902.

C'est à cette structure de superposition que semble correspondre la structure de la langue. Toutes les classes de la société manifestent ces tendances négatives et positives. Mais la classe supérieure a une place à part. En premier lieu, ses *tendances négatives* sont dominantes, parce qu'elle évite tout ce qui est caractéristique des autres classes de la société. En second lieu, ses *tendances positives* ne sont pas proprement des tendances d'imitation, parce qu'elle n'a pas de classe supérieure à imiter : elle ne peut que reproduire des particularités du temps passé et créer des particularités nouvelles : c'est pourquoi ses tendances positives sont des tendances d'imitation *réactionnaire* et des tendances *créatrices*. En troisième lieu, elle aime à maintenir les traditions : elle ne consent à modifier ses habitudes qu'au moment où celles-ci sont devenues propres aux classes sociales inférieures : elle a donc des tendances *conservatrices*. On peut ainsi caractériser le latin classique par des tendances *négatives*, *positives* et *conservatrices*.

Mais l'esquisse ainsi réalisée n'est pas complète. Les tendances à l'imitation et à la différenciation reposent sur les sentiments d'infériorité et de supériorité que chacun de nous porte en lui-même. Or, ces sentiments agissent encore dans deux autres directions : les enfants imitent leurs parents, les paysans adoptent les habitudes de la ville. Ces dispositions se reflètent dans la vie linguistique : l'idéal linguistique qui tend à se réaliser, c'est la langue des adultes de la couche sociale supérieure du centre de la civilisation. C'est ainsi que *le latin classique est la langue des adultes de l'aristocratie de Rome*.

Caractériser la langue des adultes de Rome par rapport à celle des enfants, ce serait chose trop difficille.

Décrire la langue de Rome par comparaison avec celle de la province, c'est ce qu'a fait M. Marouzeau. On pourrait caractériser de la même façon le dialecte de Paris en France et les dialectes hollandais dans les Pays-Bas.

Définir la langue de l'aristocratie romaine par rapport à la langue plus vulgaire, c'est ce qui n'a pas encore été fait. On me permettra d'exprimer quelques idées sur ce sujet.

Pour commencer, les tendances négatives se manifestent ici clairement. L'appauvrissement de la langue dont parle M. Norden en est un symptôme évident. Si l'on compare les documents du II^e^ siècle avant notre ère avec ceux du I^er^, on trouve que, par

exemple, pour la notion de « conjurer » la langue possédait autrefois les verbes *coniurare*, *conuouere*, *conspondere*, *compromittere*, tandis que le latin classique du temps de Cicéron ne connaît plus que *coniurare*. Nous retrouvons cette même évolution négative dans les différents ouvrages du même auteur : Cicéron, dans sa jeunesse, emploie indifféremment *extrarius*, *extraneus* et *externus*, mais dans ses discours postérieurs il ne restera de ces synonymes que *externus*, alors que c'est *extraneus* qui survit jusqu'à nos jours en néo-latin. Mais ce n'est pas seulement dans l'usage des mots que se manifeste cette tendance négative : on en trouve des exemples en particulier dans la phonétique. M. Giovanni Ziccardi constate que, dans le dialecte d'Agnone, les classes inférieures prononcent le *a* italien presque comme un *e* : il en résulte que cette prononciation revêt un caractère vulgaire; d'où une tendance à la prononciation inverse dans les classes supérieures : l'italien *dato* se prononce chez le peuple *deate*, dans les couches supérieures *da°to*. On pourrait se demander si la restitution de l'-*s* final en latin classique, si souvent discutée, n'a pas été déterminée par une tendance analogue.

En second lieu, nous devons considérer les tendances positives, c'est-à-dire les tendances réactionnaires et les tendances créatrices. Pour citer un exemple : le latin classique a restitué l'usage exclusif de la proposition infinitive après *dico* pour signifier *dire que*, en évitant *dico quod*, construction qui s'employait déjà au temps de Plaute; c'est l'effet d'une tendance réactionnaire. On a discuté souvent le problème de la contiguïté du latin archaïque et du latin vulgaire; la manière de voir présentée ici pourrait éclairer la question d'une lumière nouvelle. Autres exemples : pour éviter *rogo si*, le latin a développé un système complexe de particules interrogatives; il a donné des significations nouvelles à des mots déjà existants pour exprimer des notions de philosophie, de littérature, de civilisation; il a introduit des mots grecs pour exprimer des notions peu connues; il a admis pour renouveler l'expression des hypotaxes et des ordres de mots presque incroyables. Autant d'exemples des tendances créatrices déterminées par des besoins nouveaux, par une vie plus compliquée et par une civilisation supérieure.

En troisième lieu, nous avons affaire à des tendances conservatrices : elles sont assez connues en principe. Il suffit de citer un

ou deux exemples : la langue des groupes supérieurs de la société romaine s'obstine pendant plusieurs siècles à observer les anciennes distinctions entre *ĭ* et *ē*, entre syllabes brèves et syllabes longues, distinctions qui étaient destinées à disparaître et qui avaient disparu déjà dans la langue du peuple. La langue des hautes classes a fait longtemps obstacle à cette évolution, qui maintenant nous semble naturelle et nécessaire, et qui a abouti au développement des langues romanes. Je suis convaincu qu'une étude approfondie du latin orientée comme il vient d'être dit donnerait sur ce point des résultats importants.

*
* *

Le second problème mentionné ci-dessus est relatif à l'étude de détail de la langue.

Nous vivons dans une période où la sagacité et l'intuition ne suffisent pas à résoudre les problèmes qui se présentent. Il nous faut des catalogues, des « corpus », pour ainsi dire, de tous les éléments dont la langue est composée. Je voudrais répéter ici ce que Thumb a dit en parlant de la κοινή grecque : c'est toujours le manque de recherches de détails qui empêche de résoudre les problèmes importants[1].

Il est vrai qu'on est en train de réunir nos connaissances sur le vocabulaire dans cette œuvre admirable qu'on a appelée « Thesaurus linguae latinae », expression trop ambitieuse, qui tendrait à faire croire que la langue ne se compose que de mots. Cela ne suffira pas : il nous reste à dresser l'inventaire des autres éléments de la langue, qui relèvent de la sémantique, de la morphologie et de la syntaxe ; distinctions un peu vieillies peut-être, mais qui ont l'avantage de la clarté.

Il me semble que le temps est venu de commencer ce travail immense. Je ne crois pas qu'il soit désirable de le faire entreprendre par un corps de savants à l'aide de contributions financières importantes. Au contraire, il devrait faire l'objet d'une combinaison qui permettrait aux savants de travailler indépendamment les uns des autres, sans toutefois oublier le but commun.

Le « Corpus inscriptionum latinarum » est à peu près achevé et il

1. A. Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, p. 200.

ne semble pas qu'on soit en train d'en accélérer l'achèvement définitif. Il en est de même du « Corpus glossariorum latinorum » et de beaucoup d'autres publications importantes : la plupart des documents relatifs à l'histoire de la langue ont été publiés et ce qui reste ne sera probablement pas publié sous peu[1]. C'est donc le moment de commencer les recherches indiquées ci-dessus.

En premier lieu, on pourrait s'occuper des transformations de la langue dans lesquelles la signification des formes ne joue aucun rôle. Il s'agirait donc de renouveler l'œuvre de M. Schuchardt, « Vokalismus des Vulgärlateins », et de la compléter en ce qui concerne le latin ancien, les dialectes italiques et le domaine du consonantisme : presque tous les documents linguistiques qui doivent former la base du travail en question ont été publiés ou republiés depuis le livre de M. Schuchardt. En ce qui concerne les formes les plus récentes, comme par exemple *poella*, *furmica*, on devra se demander si la forme classique correspondante est la forme ancienne d'où est issue la forme en question, ou bien si le latin classique représente une évolution qui lui est propre.

En second lieu, on pourra tâcher de se faire une idée des éléments qui se sont introduits successivement dans la langue, de ceux qui ont disparu au cours des siècles, des substitutions d'un élément linguistique à un autre.

Quant à la sémantique, il semblerait à propos de prendre pour base des travaux et des classements comme ceux de Bréal et de Wundt[2]. Mais on ne devrait pas oublier les ouvrages plus récents, comme, par exemple, celui de M. Sperber[3]. Et surtout on devrait étendre la recherche à tous les éléments linguistiques qui ont une signification quelconque, en y comprenant non seulement les « mots » proprement dits, mais aussi le domaine de la syntaxe et de la stylistique. On ne saurait assez louer les efforts récemment tentés pour introduire la sémantique dans les dictionnaires, comme ceux de M. van Wageningen et de M. F. Muller pour le latin[4]; mais ces efforts mêmes démontrent clairement qu'un dictionnaire

1. Sur ce point, il importe de signaler le projet de réfection, élaboré depuis la rédaction de cet article, du *Dictionnaire de latin médiéval* (cf. ci-dessus, p. 50 et suiv.), et les travaux de M. Gsell sur le matériel des inscriptions d'Afrique (cf. ci-dessous, p. 130).

2. Bréal, *Essai de sémantique;* W. Wundt, *Die Sprache.*

3. H. Sperber, *Einführung in die Bedeutungslehre*, Bonn, 1923.

4. Van Wageningen et F. Muller, *Latijnsch woordenboek*, Groningen Den Haag, 1923.

alphabétique ne peut pas remplacer l'index d'une grammaire sémantique. Un modèle de recherche syntaxique a été donné par Löfstedt dans son commentaire sur la « Peregrinatio Aetheriae[1] »; les connaissances dont il y fait preuve sont dignes d'admiration; mais dans l'ensemble notre documentation sur ce domaine est encore très limitée, et il ne semble pas douteux qu'en étendant notre connaissance des détails on puisse compléter et même modifier çà et là les résultats déjà acquis.

Exprimer des vœux et formuler un programme n'a jamais nui à la science; mais la réalisation des idées exposées ici ne peut être l'œuvre d'un seul savant ni même d'une seule génération de linguistes; le programme ne pourra aboutir que lorsqu'on éprouvera plus universellement le besoin des résultats escomptés. Pour commencer, il faudrait constituer une bibliographie raisonnée qui aurait un double but : fournir un résumé de nos connaissances considérées du point de vue de la linguistique générale, donner une idée aussi exacte que possible de ce que nous ignorons et indiquer les moyens de nous en instruire.

* * *

Le dernier problème à considérer est celui de l'évolution du latin. Comment caractériser l'évolution d'une langue?

Une langue est constamment en voie de se modifier. Les modifications qu'elle subit ne sont pas indépendantes les unes des autres; elles se font selon certaines tendances directrices, qui justement nous permettent de caractériser la langue. Pour citer un exemple, M. Grammont a montré qu'en sanskrit ancien on constate une tendance à rassembler les articulations vers le centre de la voûte palatale[2]. Cette tendance, qui avait produit dès une date ancienne presque tous les effets possibles, semble par la suite avoir disparu, parce qu'il n'existe plus rien qui donne prise à son activité; mais elle n'est qu'en repos et redevient agissante dès que d'autres tendances créent une matière où elle puisse s'exercer à nouveau. Cette tendance ne se trouve pas en latin : elle fournit donc une première caractérisation par différenciation.

D'autre part, les tendances mêmes qui se manifestent presque

1. Cf. ci-dessus, p. 113, note 2.
2. MSL XIX, p. 245-282.

universellement peuvent se prêter à caractériser l'évolution d'une langue, non par elles-mêmes, mais par la chronologie de leurs manifestations : ainsi la tendance à ouvrir les syllabes fermées qu'on observe en latin et en néo-latin, qui semble faire défaut dans les langues germaniques (comp. holl. *stilst*, *harst*, *harkt*, etc.), mais se retrouve dans les langues slaves. On pourrait croire que cette tendance n'est pas propre à caractériser l'évolution latine par rapport à l'évolution slave[1]. Et pourtant nous remarquons ici une différence caractéristique : en slave, cette tendance a fait que toutes les syllabes en question se sont ouvertes dans un temps où les différents dialectes slaves ne différaient que peu les uns des autres ; en italique cette même tendance se constate déjà, il est vrai, aux temps préhistoriques, mais elle ne se manifeste d'une manière très effective qu'en français et dans les dialectes italiens les plus modernes. Comme exemples anciens on a entre autres l'ouverture d'une syllabe avant l'accent dans **mammilla* > *mamilla ;* au commencement de la période historique, *pat-rem* devient *pa-trem ;* c'est l'ouverture de la syllabe qui détermine le passage de *med* à *me ;* un peu plus tard, *cassus* devient *casus ;* quelques dialectes italiens modernes présentent le traitement *Da-nte*, *e-cco* : c'est à ce dernier stade qu'apparaissent le plus clairement les effets de cette tendance[2].

On peut se demander quelle place vont prendre les recherches indiquées ici dans le domaine de la linguistique. Caractériser l'évolution d'une langue par les tendances qu'on y observe et la chronologie de ces tendances, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela revient à faire de la linguistique générale, en cherchant à caractériser ce qu'il y a d'universel dans les données de la linguistique statique et historique. M. Meillet constate que la linguistique générale est encore quelque chose de vague et d'hypothétique[3]. Les études suggérées ici peuvent être appelées à restreindre le domaine de l'hypothétique et à faire apparaître sur tout le domaine de la langue la causalité méconnue.

W. DE GROOT.

1. Cf., par exemple, O. Bloch, *Slavische Phonetik*.

2. Cf. *Zeitschr. f. roman. Philologie*, t. XXXIV, p. 406. — On sait que la *Phonétique latine* de M. Juret, publiée depuis la rédaction de cet article, répond sur plus d'un point au programme esquissé ici.

3. A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, *passim*.